HAL open science

”Vivre et écrire la Saint-Barthélemy au féminin: les Mémoires de Marguerite de Valois”

Caroline Trotot

To cite this version:

Caroline Trotot. ”Vivre et écrire la Saint-Barthélemy au féminin: les Mémoires de Marguerite de Valois”. Caroline Trotot et Michael A. Soubbotnik. Vivre l’histoire, Presses universitaires de Strasbourg, pp.59-71, 2013, 978-2-86820-497-4. hal-00859481

HAL Id: hal-00859481

https://hal.science/hal-00859481

Submitted on 12 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VIVRE ET ECRIRE LA SAINT-BARTHELEMY AU FEMININ : LES *MEMOIRES* DE MARGUERITE DE VALOIS

Caroline TROTOT*

Publié dans Vivre l'histoire, *éd. Michael Soubbotnik et Caroline Trotot, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2013, p. 59-71.*

La Saint-Barthélemy est sans doute l'événement historique paroxystique de la Renaissance française. C'est un paroxysme de violence qui s'accompagne d'une opacité sur les décisions politiques qui ont présidé aux enchaînements des événements. L'apaisement et la concorde sont emportés par les crimes déclenchés par un imaginaire de violence. Cette crise historique se caractérise donc non seulement par sa violence mais par son mystère, l'opacité ajoutant à la violence pour lui donner la dimension mystique, apocalyptique soulignée par Denis Crouzet[1]. Aujourd'hui encore, les historiens n'en finissent pas de chercher à établir la vérité de cet événement en sondant les textes de l'époque.

Parmi les récits de mémorialistes, celui de Marguerite de Valois[2] est un témoignage historique irremplaçable, le seul avec celui de Mergey[3] qui se place à [p. 60] l'intérieur du Louvre[4]. De plus, la Saint-Barthélemy est liée à l'histoire personnelle de la reine puisque les chefs huguenots se trouvaient en masse à Paris pour assister à son mariage avec Henri de Navarre, le 18 août. L'organisation du récit noue les deux événements. Le passage est un moment-clé[5] des *Mémoires*, dans lequel Marguerite de Valois raconte ce qu'elle a vécu en le

* Université Paris-Est, LISAA EA4120

[1] Denis Crouzet, *La Nuit de la Saint-Barthélemy, un rêve perdu de la Renaissance*, Paris, Fayard, 1994.

[2] Les références seront données dans Marguerite de Valois, *Mémoires et Discours*, éd. Éliane Viennot, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, abrégées en [M suivi du n° de page], voir aussi Marguerite de Valois, *Mémoires et autres écrits*, éd. Éliane Viennot, Paris, Champion, 1999. Pour la bibliographie, voir le site consacré par Éliane Viennot à Marguerite de Valois, www.elianeviennot.fr/Marguerite-bibliographie.html

[3] Jean de Mergey, *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat, Paris, Guyot Frères, 1838, série 1, vol. 9, p. 555-580.

[4] Éliane Viennot, *Marguerite de Valois*, Paris, Payot, 1993, p. 48 et « A propos de la Saint-Barthélemy et des *Mémoires* de Marguerite de Valois : authenticité du texte et réception au XVIIe siècle », RHLF, sept-oct. 1996, n°5, p. 894-917, p. 896.

[5] Éliane Viennot, « Marguerite de Valois et l'écriture de l'histoire », 1574-1614, *in Études Épistémè*, 17, 2010, p. 1-9, url : http://www.etudes-episteme.org/2e/./ ?marguerite-de-valois-et-l-ecriture, §15, dernière consultation 4.02.2012.

subissant à une place parfaitement singulière, où elle a été tenue dans l'ignorance. Cette place a fait peser sur le texte des soupçons injustes quant à son intérêt historique, comme l'a montré Éliane Viennot[6]. Poussant le paradoxe, nous voudrions tenter de montrer que le texte de Marguerite produit un savoir historique parce que l'auteure interroge la singularité même d'une place marquée par l'ambiguïté et l'opacité. On tentera de comprendre comment l'écriture d'un vécu historique violent et mystérieux fait advenir une conscience de soi, soit en d'autres termes comment le passage du vivre à l'écrire transforme l'expérience mortifère de négation de l'être en un processus de subjectivation constitutif de l'histoire. On se demandera alors dans quelle mesure ce processus singulier produit une connaissance de l'événement historique qui en montre une portée plus universelle.

Un événement vécu dans l'ignorance

À plusieurs reprises, Marguerite de Valois indique qu'elle vit l'événement historique sur le mode de l'ignorance. Mise en garde par sa sœur Claude, elle se retire « transie et perdue, sans pouvoir imaginer ce qu'[elle]avai[t] à craindre », et s'enferme dans son cabinet pour « prier Dieu qu'il lui plût [la] prendre en protection, et qu'il [la] gardât, sans savoir de quoi, ni de qui. » [M73]. Elle se couche avec son mari dans la chambre duquel se trouvent « trente ou quarante huguenots qu'[elle] ne connaissai[t] point encore » [M73]. Elle ne peut ensuite dormir « pour l'appréhension en laquelle [sa sœur l'] avait mise sans savoir de quoi » [M 74]. Lors du massacre, un homme blessé entre dans sa chambre ; elle note : « Je ne connaissais point cet homme et ne savais s'il venait là pour m'offenser, ou si les archers en voulaient à lui ou à moi » [M75]. Bien qu'elle appartienne à la famille royale, elle souligne qu'elle est tenue à l'écart des discussions des acteurs de l'événement parce qu'elle est suspecte aux deux camps :

> [p.61] Pour moi, l'on ne me disait rien de tout ceci. Je voyais tout le monde en action : les huguenots désespérés de cette blessure, Messieurs de Guise craignant qu'on en voulût faire justice, se chuchetant tous à l'oreille. Les huguenots me tenaient suspecte parce que j'étais catholique, et les catholiques parce que j'avais épousé le roi de Navarre, qui était huguenot. De sorte que personne ne m'en disait rien […]. [M72-73]

[6] Éliane Viennot, « A propos de la Saint-Barthélemy … », art. cité.

Elle vit donc le massacre sans le comprendre et encore moins en décider ce qui accroît la peur et s'associe à la passivité qui caractérise la victime. Son ignorance tient au rôle qu'elle joue dans l'événement lui-même ; comme femme d'Henri de Navarre, d'une part, elle est l'appât qui attire les princes huguenots dans le piège, d'autre part, on peut la soupçonner de trahir le camp catholique. C'est donc sa situation singulière de fille de France, mariée pour des raisons politiques, qui fait qu'on la laisse dans une ignorance qui risque de la mener à la mort comme l'indique sa sœur à leur mère : « Ma sœur lui dit qu'il n'y avait point d'apparence de m'envoyer sacrifier comme cela, et que sans doute, s'ils découvraient quelque chose, qu'ils se vengeraient sur moi » [M73].

Mariée au premier Prince de sang huguenot, pour signifier la concorde entre les deux partis religieux, Marguerite apparaît dans ce texte comme un instrument[7] de la politique royale. Si l'on admet que le récit de la Saint-Barthélemy commence avec le récit des noces [M66], on considèrera comme terme de la séquence, la scène dans laquelle Catherine de Médicis propose à sa fille de la « démarier » :

> […] elle me prend à serment de lui dire vérité, et me demande si le roi mon mari était homme, me disant que si cela n'était, elle aurait moyen de me démarier. Je la suppliai de croire que je ne me connaissais pas en ce qu'elle me demandait. Aussi pouvais-je dire lors à la vérité comme cette Romaine, à qui son mari se courrouçant de ce qu'elle ne l'avait averti qu'il avait l'haleine mauvaise, lui répondit qu'elle croyait que tous les autres hommes l'eussent semblable, ne s'étant jamais approchée d'autre homme que de lui… » [M 76]

Face à Catherine qui demande si le mariage a bien été consommé, Marguerite affirme son ignorance en matière sexuelle. Elle se place en fille et non en femme, face à la mère phallique. Le passage se clôt sur le refus du démariage, qui peut marquer l'entrée dans une condition de femme assumée, bien qu'il se fasse au nom de l'intérêt de la mère. Il signifie en tout cas le consentement à ce rôle ou à cette condition historique d'épouse d'Henri de Navarre.

Marguerite raconte donc qu'elle a vécu l'événement sur le mode d'une ignorance qui est le signe de la domination qui s'exerce sur elle et de son impuissance. L'écriture fait figurer ce manque et l'ordonne à une connaissance qui constitue l'autobiographe comme auteure et non plus comme personnage.

[7] Voir Madeleine Lazard, « Les Mémoires de Marguerite de Valois et la naissance de l'autobiographie féminine », in *Littérales*, problématiques de l'autobiographie, n°33, Paris X, p. 17-32, 2004, p. 24.

[p. 62] L'écriture comme connaissance

En écrivant le récit de la Saint-Barthélemy, Marguerite de Valois prend donc un autre point de vue, celui d'une personne informée. Une focalisation omnisciente lui permet de raconter longuement l'enchaînement des événements et des décisions qui commencent avec l'attentat contre Coligny et se terminent par son assassinat. Une très grande partie de la séquence est notamment occupée par le discours du Maréchal de Retz à Charles IX, discours qui le convainc de massacrer les huguenots avant qu'ils n'attentent à la famille royale comme le craint Catherine de Médicis. Marguerite de Valois n'a pas assisté à cette conversation. Elle ne restitue pas ici son point de vue de témoin mais se livre à une apologie de Charles IX qui ne se résoudrait au massacre qu'en fonction du savoir que ses conseillers lui transmettent. L'écriture permet de ressaisir l'événement en l'élucidant. Ce discours rapporté[8] fait figurer dans le texte ce qu'on cache à la jeune mariée. L'écriture opère donc une transformation qui oblige à dissocier sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation. Les *Mémoires* montrent que la reine a subi l'événement mais qu'elle peut agir par son récit sur le sens, la connaissance qu'on va en garder.

C'est cette transformation même qui a suscité de nombreuses critiques des témoignages du XVIe siècle. Denis Crouzet note ainsi que les mémoires catholiques « ont été élabor[és] selon des grilles de déterminations qui les rendent peu fiables »[9], bien loin d'un savoir objectif. Nadine Kuperty-Tsur remarque que la critique historienne, notamment du XIXe siècle, y dénonce « l'intrusion de la subjectivité dans la narration historique »[10]. La critique littéraire valorise au contraire cette expression de la subjectivité qui fait tout l'intérêt des mémoires dont le but est de « permettre l'expression d'un individu défendant son identité […] »[11] et inverse la hiérarchie traditionnelle :

> le discours personnel tient le premier rang parce que c'est à partir des besoins rhétoriques de la représentation du moi que s'organise et se déploie le discours historique. Davantage, les événements de la narration historique sont secondaires et subordonnés, ils ne servent que de support à la représentation du protagoniste dans l'histoire.[12]

---

[8] Sur les discours rapportés voir Chloé Pardanaud, « Être fidèle à ses paroles. Discours rapportés et construction de l'*ethos* dans les *Mémoires* de Marguerite de Valois », *in Une langue à soi*, *Propositions*, sous la direction de Cécile Lignereux et Julien Piat, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 119-137.

[9] Denis Crouzet, *La Nuit*…, *op. cit.*, p. 100.

[10] Nadine Kuperty-Tsur, *Se dire à la Renaissance*, Paris, Vrin, 1997, p. 34.

[11] *Ibid.*, p. 34.

[12] *Ibid.*, p. 34-35, voir aussi Madeleine Lazard, art. cité, p. 32.

Le récit de Marguerite de Valois montre plus profondément comment l'écriture du discours personnel opère une transformation des éléments vécus dans l'histoire [p. 63] en identité d'un sujet-auteur. L'expérience historique de la Saint-Barthélemy a été vécue par Marguerite sur le mode d'une ignorance tragique qui fait d'elle un instrument et la menace dans son intégrité physique. La mission de l'écrit autobiographique n'est pas seulement d'enregistrer ce fait mais de produire de la connaissance pour affirmer une identité menacée. La connaissance de l'événement permet d'affirmer l'identité de la personne qui a failli être anéantie mais est aussi un produit de l'histoire. Elle interroge le mystère d'une survie qui n'est pas seulement conservation mais transformation en affirmant l'historicité de l'identité. À travers la fiction -fabrication- d'une identité autobiographique de personnage historique, l'écriture interroge la nature même de l'histoire comme vécu et comme discours. Le renversement de l'ignorance à la connaissance est un élément du processus de transformation du sujet, et simultanément, l'image de l'avènement même du sujet arraché au négatif.

Écrire son histoire

Le très beau récit offert par Marguerite de Valois se présente comme celui de la naissance de l'auteure dans la violence de l'histoire. Mariée le 18 août à Henri de Navarre, Marguerite est offerte en spectacle rituel aux sujets du royaume dans une cérémonie qui doit résoudre la violence dans le sacré. « Habillée à la royale » elle avance jusqu'à Notre-Dame sur des « échafauds dressés à la coutume des noces des filles de France […] le peuple s'étouffant en bas à regarder passer sur ces échafauds les noces et toute la Cour… » [M 67]. Mais la magie de la cérémonie n'opère pas : le rêve néo-platonicien d'une royauté de concorde que les Valois poursuivent depuis François Ier est anéanti. L'événement historique apparaît comme un renversement selon la phrase qui fait transition entre le récit des noces et celui des événements qui mènent au massacre : « La Fortune, qui ne laisse jamais une félicité entière aux humains, changea bientôt cet heureux état de triomphe et de noces en un tout contraire […]. » [M67]

Le récit raconte ensuite l'enchaînement des causes politiques. Puis il revient à Marguerite pour montrer comment elle vit personnellement ce renversement. Ses noces ne sont pas suivies d'une union génératrice de concorde, elle se retrouve confrontée à une

violence qui est fortement masculine. Effrayée par la mise en garde de sa sœur qui laisse plutôt penser qu'elle risque d'être victime d'une vengeance huguenote, elle passe la nuit dans sa chambre avec son mari et trente ou quarante protestants qu'elle ne connaît pas encore. Au petit matin, quand ils sortent, elle estime que le « danger [est] passé » et s'endort. Elle est alors réveillée par un inconnu blessé – Monsieur de Léran – qui entre chez elle pour se mettre à l'abri de Monsieur de Nançay, capitaine des gardes. Il se jette sur elle dans son lit, la fait rouler dans la ruelle et la couvre de sang. Entre alors Monsieur de Nançay qui rit de cette scène tragi-comique et emmène la jeune femme se mettre à l'abri dans la chambre de sa sœur. Elle y croise « un gentilhomme nommé [p. 64] Bourse, se sauvant des archers qui le poursuivaient [et] fut percé d'un coup de hallebarde à trois pas d'[elle] » [M75]. Elle tombe alors évanouie pensant être aussi « percée » par le coup.

Enfin sauve, elle est sollicitée par Miossens et Armagnac qui voient en elle leur salut. Elle intercède avec succès auprès de Charles et de Catherine. Quelques jours plus tard, Catherine lui propose de la « démarier ». Elle refuse, dans les termes que l'on a vus, ajoutant que cela nuirait à Catherine. Si l'on considère que ce dernier paragraphe clôt la séquence, on peut la lire comme le récit du mariage de Marguerite. Les noces qui la font entrer dans l'histoire admirable des filles de France se transforment en viol symbolique manifesté par différentes interventions masculines mais qui renvoient en dernier ressort à Catherine, figure de domination absolue, maternelle et politique. Marguerite confirme cependant son consentement à cette union, assumant ainsi son rôle, abandonnant le rôle passif d'objet au sens propre, c'est-à-dire, de cet être offert aux regards qu'elle était dans la cathédrale, pour adopter celui de sujet de son histoire.

La composition du récit montre ainsi comment se fabrique l'identité de Marguerite. Initialement fille de France, comme d'autres – comme sa sœur duchesse de Lorraine par exemple qui apparaît en miroir dans le récit –, elle met à distance cette identité sociale parce que son mariage avec le prince huguenot la marginalise et lui dénie les qualités associées à ce statut : exclue des conversations politiques royales, menacée ensuite dans son intégrité physique, elle découvre la place paradoxale qui est la sienne, d'héritière royale mais fille[13]. Elle doit refonder une identité qui lui permette d'exister. Elle construit alors un *éthos*

[13] Les Mémoires répondent donc bien sous la forme du récit au Discours de Brantôme qui consacre une longue partie à dénoncer la loi salique, Brantôme, *Recueil des Dames, poésies et Tombeaux*, Etienne Vaucheret (éd.), Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1991, p. 134sq., voir Éliane Viennot, « Marguerite de Valois et l'écriture de l'histoire… », art. cité, § 19-21.

d'« esprit », de « jugement » et de « fidélité » selon les trois qualités que lui a reconnues Henri d'Anjou quelques années plus tôt.

L'épisode de la Saint-Barthélemy fait écho à un premier épisode fondateur de la personnalité de Marguerite. En 1569, Henri qui doit s'éloigner de la cour demande à Marguerite de le remplacer auprès de leur mère pour veiller à ses intérêts. La situation d'interlocutrice de son frère et de sa mère la transforme :

> […] pour avoir jusques alors vécu sans dessein, […] et avoir été nourrie avec telle crainte auprès de la reine ma mère que non seulement je ne lui osais parler, mais quand elle me regardait je transissais, de peur d'avoir fait chose qui lui déplût. Peu s'en fallut que je ne lui répondisse comme Moïse à Dieu en la vision du buisson : « Qui suis-je, moi ? Envoie celui que tu dois envoyer ». Toutefois, trouvant en moi ce que je ne pensais qui y fût (des puissances excitées par l'objet de ses paroles, qui auparavant m'étaient inconnues, bien que [je fusse] née avec assez de courage en moi), revenue de ce premier [p. 65] étonnement, ces paroles me plurent ; et me semblait à l'instant que j'étais transformée, et que j'étais devenue quelque chose de plus que je n'avais été jusques alors. [M57-58]

La capacité à tenir son propre discours, face à la mère toute-puissante lui permet d'accéder à sa propre identité. Henri et Catherine le reconnaissent, chacun disant à Marguerite qu'elle n'est plus une enfant [M56 et 58]. D'une manière analogue, la dernière scène de notre passage, la montre capable de répondre à sa mère en devenant pour finir sujet de son propre discours qui assume connaissance et ignorance pour affronter son destin. Son aveugle obéissance d'enfant se mue en décision adulte qui fait d'elle un acteur de l'histoire. Elle prend cette place de femme d'Henri de Navarre qui met son intelligence au service de la politique. Ainsi fonde-t-elle son refus du démariage sur l'argument suivant : « puisqu'elle m'y avait mise, je voulais y demeurer, me doutant bien que ce l'on voulait m'en séparer était pour lui faire un mauvais tour » [M76]. La même habileté rhétorique structure la *Déclaration* qu'elle écrit pour son mari après le complot des Malcontents. On la retrouve aussi dans son *Discours sur l'excellence des femmes*. Les épisodes-clés du mythe personnel de Marguerite de Valois mettent donc en abyme la puissance de la parole comme force de constitution du sujet. La parole vive désigne en miroir la puissance de l'écriture qui transmue une incapacité en pouvoir. Marginalisée par son mariage, Marguerite a cependant occupé une place importante dans l'histoire et dans l'histoire littéraire grâce aux qualités qui fondent son identité d'auteure, intelligence, maîtrise de l'éloquence[14].

[14] Voir Madeleine Lazard, art. cité : « À défaut d'avoir joué dans la vie politique le rôle auquel elle aspirait, Marguerite avait créé un genre nouveau, l'autobiographie au féminin. » p. 32.

Le style des *Mémoires* témoigne aussi de cette identité. Marguerite sait jouer des différents types d'écriture et alterne discours et récit. Elle est particulièrement efficace dans les effets de dramatisation pour transmettre les émotions ressenties. À la mode de son époque, elle écrit une histoire tragique qui théâtralise l'événement historique grâce aux entrées et sorties de personnages et aux paroles frappantes. Quand Mergey note que « force gentilshommes estoient retirez en la garderobe dudict roy de Navarre »[15], Marguerite écrit que le lit conjugal est « entouré de trente ou quarante huguenots ». Si elle se représente comme un personnage qui subit totalement l'événement, comme narratrice, elle paraît maîtriser l'organisation du récit et offre une figure clairement dédoublée entre un personnage-objet et un sujet-narrateur. Alors que le personnage est caractérisé par une peur violente et constante, la narratrice paraît s'amuser d'une sorte d'ironie tragique bien ambiguë. Ainsi quand Léran se jette sur son lit, elle oppose sa réaction à celle du capitaine des gardes qui entre : « Nous criions tous deux, et étions aussi effrayés l'un que l'autre. Enfin Dieu voulut que Monsieur de Nançay, capitaine des gardes, y vint, qui me trouvant dans cet état-là, encore qu'il y eût de la compassion, il ne se put tenir de rire. » Le point de [p. 66] vue de la narratrice englobe celui des différents personnages et montre le dédoublement humoristique dont elle peut faire preuve. Décrivant ses noces, elle figure le peuple « s'étouffant en bas à regarder ». Elle traite aussi les chefs protestants proches de Charles IX avant la Saint-Barthélemy de « renards » [M 69]. Enfin l'anecdote de la Romaine qui manque d'expérience sexuelle relève typiquement de l'anecdote facétieuse. La présence de ces dédoublements humoristiques ou ironiques invite à s'interroger sur leur étendue. On peut être tenté de lire d'autres passages comme relevant de la même ironie et penser que la narratrice nous invite à ce jeu où l'esprit peut mener à une intelligence plurielle de l'événement.

Le texte joue sur l'ambigu, ce qui invite à questionner le sens de l'événement du point de vue autobiographique et du point de vue historique. C'est ce qui en fait un grand texte littéraire dont la pluralité de sens ébranle l'univers symbolique dans lequel il est écrit pour activer une fonction sémiotique pour le dire en termes kristéviens[16]. Le texte élabore ainsi un « procès de la signifiance » et un « procès du sujet » qui permettent de comprendre sa déroutante force de proposition.

---

[15] Jean de Mergey, *op. cit.*, p. 575.

[16] Julia Kristeva, *La Révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, collection points, 1978, [1974], I. Sémiotique et symbolique.

Vérité de l'Histoire

Si le récit de la reine est suspect à qui veut savoir comment le massacre de la Saint-Barthélemy s'est réellement passé, qui en a décidé, à quel moment, on proposera pourtant de le lire comme un texte qui produit de la vérité sur l'histoire à travers ses ambiguïtés.

Nous admettrons avec les historiens actuels que la justification de Charles IX et de Catherine de Médicis produite par le récit des conversations qui précèdent le massacre sont suspectes. Pour Marguerite, Charles IX qui veut d'abord punir les Guise de l'attentat contre Coligny se range à l'avis de Catherine qui pense que les chefs huguenots vont attenter aux personnes de la famille royale. Cependant, si l'on oublie la question des acteurs, le texte met en valeur des mécanismes historiques qui sont au cœur de l'événement. Il montre notamment le rôle de l'information. Le discours du maréchal de Retz figure longuement de manière indirecte et repose sur une série d'arguments introduits par « il savait ». Ce qui détermine Charles IX, c'est donc ce qu'on lui donne comme vrai et, en faisant figurer cette information dans un discours rapporté introduit par la forme « il savait que… », Marguerite invite à reconnaître le rôle de l'énonciateur. Le texte met ainsi en relief l'importance de la question de l'information dans le déroulement de la Saint-Barthélemy[17] [p. 67] et l'importance de la construction du discours sur les faits *a posteriori*. Par ailleurs, on se souvient que cette information est celle qui manque à Marguerite. En faisant figurer en même temps son ignorance de victime, l'auteure met en question le statut même de l'information comme instrument de pouvoir. Elle permet de penser ainsi, comme le suggère Denis Crouzet, qu'il n'y a pas une vérité historique occultée derrière « le tourbillon […] d'informations », mais que « l'inconnue » de l'équation qui a pu se résoudre en un massacre de sang est, volontairement ou involontairement, enfouie sous un magma de bruits, de rumeurs, de déclarations, et que cet ensevelissement procède du mode d'exister de l'organisation politique qui est alors en place. »[18] Des notations pittoresques, comme le chuchotement des Guise, ou dramatiques, comme la conversation inaudible entre Catherine et Claude au soir du massacre

[17] On pourrait confronter le texte de Marguerite à celui de Mergey pour montrer qu'il souligne lui aussi l'importance de l'information. Le terme « advertir » et ses dérivés reviennent ainsi plusieurs fois de manière significative.

[18] Denis Crouzet, *La Nuit…*, *op. cit.*, p. 267.

[M73], construisent en fait la représentation d'un système politique dont la vérité est d'un autre ordre que l'exactitude mimétique.

Marguerite représente aussi l'ambiguïté de sa propre situation par rapport au pouvoir et au massacre. Objet d'une transaction sociale et politique au bénéfice de la classe dirigeante, elle découvre cette condition de victime face à la violence de l'histoire. C'est parce qu'elle est expulsée du clan dominant par son mariage et qu'elle comprend qu'elle peut aisément être sacrifiée pour le maintien de ces intérêts de classe qu'elle paraît prendre conscience de la singularité de son être de femme dans ce groupe et de la nécessité de refonder une identité propre qui ne soit plus seulement celle d'une fille de France. En produisant la version officielle de l'événement, le texte permet en fait à l'auteure de retrouver sa place dans la classe à laquelle elle appartient. Marguerite a beau être l'auteure d'un très spirituel discours sur l'excellence des femmes, elle n'en commence pas moins ses *Mémoires* par une critique des femmes comme particulièrement sensibles à la vanité. À certains égards, comme l'écrit Éliane Viennot, « Marguerite ne se pensait guère comme une femme » [M21] ; sa classe compte plus dans la représentation qu'elle donne d'elle-même que son genre. On reconnaîtrait volontiers là une « des limitations des possibilités de pensée et d'action que la domination impose aux opprimées » et de « l'envahissement de leur conscience par le pouvoir omniprésent des hommes[19] ». Le refus d'annuler le mariage après le massacre, ressemble bien à « cette forme limite de l'*amor fati* qu'est l'amour du dominant et de sa domination » pour reprendre les termes de Bourdieu[20]. Enfin, peut-être cette soumission n'est-elle que prudence d'une auteure qui organise avec habileté la polyphonie de ses *Mémoires*, permettant au lecteur de penser grâce à eux un événement complexe.

[p. 68] Le texte renvoie ainsi aux « ambiguïtés identitaires du *Je* » analysées par Éliane Viennot[21] qui souligne que ce passage est le seul des *Mémoires* dans lequel Marguerite se désigne clairement comme un être féminin de même que, dans sa correspondance, pendant vingt ans, elle ne se désigne qu'une fois comme un être féminin, à propos de l'affaire de la grossesse de Fosseuse. En revanche, à partir de 1594, après le début des négociations de divorce et après la rédaction des *Mémoires*, les occurrences se multiplient. Éliane Viennot se

[19] N.-C. Mathieu, *Catégorisation et idéologies de sexe*, Paris, Côté-femmes, 1991, p. 216 et 180, cité par Pierre Bourdieu, in *La domination masculine*, Paris, Point Seuil, 1998, p. 63.

[20] Pierre Bourdieu, in *La domination, op. cit.* , p. 112.

[21] Éliane Viennot, « Les ambiguïtés identitaires du *Je* dans les *Mémoires* de Marguerite de Valois », in *Le Genre des Mémoires, essai de définition*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 69-79.

demande « si la rédaction des *Mémoires* ne joua pas, elle aussi, un rôle central dans ce processus »[22]. En faisant figurer l'ambiguïté dans laquelle l'individu est pris, Marguerite de Valois montre la difficulté de construire un espace pour le sujet et le rôle joué par la littérature dans la construction d'un espace individuel, subjectif voire intime[23] en réponse à la domination[24]. L'écriture de l'histoire apparaît alors comme « une riposte à [la] condition "historique" »[25]. En feignant de représenter le vécu historique, elle en subvertit la signification.

L'ambiguïté de la situation de Marguerite reflète ainsi la situation des Princes protestants massacrés. Ils sont victimes d'un pouvoir dominant catholique qui les sacrifie pour se maintenir. Cependant, en soulignant si fortement leur genre masculin et en construisant cette relation ambiguë entre violence et sexualité à travers la description des lieux du massacre, à la nature intime, chambres et lits qui évoquent *l'Heptaméron*, Marguerite rappelle qu'ils participent à la domination masculine qu'elle subit. De ce point de vue, ils sont du côté du pouvoir et ont une position ambiguë par rapport à la violence puisqu'on envisage qu'ils se vengent sur elle. Par ailleurs, comme Marguerite, ils sont victimes parce qu'ils sont des nobles qui soutiennent la politique royale. Ils se retrouvent ainsi dans le Louvre en pensant qu'ils y sont protégés. Ainsi, la position singulière de Marguerite lui permet cependant d'être une allégorie de l'événement dans cet épisode du massacre des Princes. L'ambiguïté de sa position reflète celle de la noblesse confrontée à la grande mutation de l'absolutisme moderne[26]. La naissance ne garantit plus une [p. 69] place privilégiée et stable dans le corps politique, surtout si la qualité de noble se combine avec celle de huguenot ou avec celle de femme. Privé de la protection assurée par le corps social, l'individu est invité à s'interroger sur son identité personnelle, à la dégager d'une identité collective qui se pluralise.

---

[22] *Ibid.*, p. 78.

[23] Voir Laurent Angard, « Marguerite de Valois : livre d'histoire ou naissance des Mémoires ? », in *Tradition et modernité en littérature*, sous la direction de Luc Fraisse, avec la collaboration de Gilbert Schrenck et de Michel Stanesco, Paris, Orizons, 2009, p. 59-71, p. 67.

[24] Sur le rapport domination/ subjectivation on pourra lire Michel Foucault, *Histoire de la* sexualité III le souci de soi, Paris, Gallimard, 1984, Judith Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, la découverte, 2005 et Eric Fassin, préface à *Trouble*, *op. cit.*, p. 5-19.

[25] Paul Ricœur, « Objectivité et subjectivité en histoire », *Histoire et Vérité* [1955], Paris, Seuil, coll. « Points », 1967, p. 27-50, p. 31.

[26] Arlette Jouanna, *Le devoir de révolte*, Paris, Fayard, 2002, Patricia Eichel-Lojkine, « La trahison : mythe et réalité, présentation », *in Seizième Siècle*, n°5, 2002, p. 17, Nadine Kuperty-Tsur, « La trahison des maîtres », *Ibid*., p. 34.

Dans ce mouvement d'individuation, la violence peut apparaître, selon le schéma général proposé par René Girard, comme la réponse à la peur d'un retour à l'« indifférenciation »[27] qui menace dans la précaire paix de Saint-Germain soutenue par le mariage entre le premier prince de sang protestant et la princesse catholique[28]. En obligeant à une prise de conscience de son corps comme support de l'individuation, la violence renvoie chacun à une identité qui interroge le lien qu'il entretient avec un corps social. Les représentations de son propre corps données par Marguerite dans notre texte peuvent ainsi être lues comme les traces d'une écriture de la conscience de soi dans l'histoire. Le corps-objet de la mariée magnifiquement paré quitte la sphère sociale du « corps-pour-autrui » pour devenir brièvement « un corps-pour-soi »[29] dans un sommeil solitaire où le personnage est inconscient mais « à son aise ». L'héroïne subit ensuite l'étreinte sanglante du blessé qui la laisse « plus morte que vive », bien qu'elle se ressaisisse suffisamment pour changer de chemise, puis elle se croit « percée » en même temps que le gentilhomme Bourse. Elle n'hésite pas ensuite à se « jeter à genoux » aux pieds de son frère et de sa mère pour obtenir la vie sauve de Miossens et d'Armagnac. Enfin, questionnée par sa mère sur la consommation du mariage, elle répond indirectement mais accepte sa condition historique d'épouse d'Henri de Navarre. Le texte donne une figure au corps, support d'une difficile subjectivation éthique face à la violence de l'histoire. Il permet de restituer la brutalité de l'expérience en opérant un retour sur le moment où le sujet surgit face à ce qui le nie. Le retour n'est pas répétition et le texte instaure la vivacité de la polysémie instituant un processus d'interprétation pluriel en réponse à l'univocité symbolique. Face au mystère de la violence, constitutif de son efficacité, le texte invite à une interprétation plurielle si l'on veut suivre les revirements de Marguerite et la complexité de l'énonciation.

L'hybridation générique et stylistique qui en constitue la modernité[30] joue également un rôle important dans la transmission d'une vérité de l'histoire. Les dédoublements entre histoire et fiction, histoire et mémoires permettent de [p. 70] transcrire l'intérêt pour la place

---

[27] René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette, Pluriel, 1972, p. 88.

[28] Denis Crouzet souligne aussi les ambiguïtés de la politique royale de 1572 en Flandres et le voit comme le masque d'« une difficulté à s'insérer dans l'histoire qui se développait en Europe », *La Nuit…, op. cit.*, p. 321.

[29] Pierre Bourdieu, *La domination…, op. cit.*, p. 96.

[30] Jean Garapon, « Les Mémoires du XVIIe siècle, nébuleuses de genre », in *Le Genre des Mémoires, essai de définition*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 259-271 et « Une autobiographie dans les limbes, Les *Mémoires de la reine Marguerite* », *in Marguerite de France Reine de Navarre et son temps*, Agen, Centre Mateo Bandello, 1994, p. 205-216.

d'individus dans l'histoire. Comme l'analyse Gilbert Schrenck[31], ils témoignent en contemporains des *Essais*, que « la vérité n'est désormais plus une ». Marguerite aussi « récite » l'être humain, un être dans l'histoire et « la personne, en définitive, est le critère de sa vérité »[32], une personne prise dans les contradictions de l'histoire et les conflits de loyauté qu'ils entraînent[33]. Le rôle de l'écriture littéraire paraît être de construire un espace dans lequel la personne peut inventer une identité. Les mémoires fabriquent l'espace qui tenterait de régler l'articulation devenue problématique à la Renaissance entre espace public et espace privé. Si la civilisation des mœurs peut être caractérisée par le fait que « les mécanismes d'autocontrainte, liés à une interdépendance accrue des individus, conduisent au refoulement des émotions, notamment violentes, dans l'espace public »[34], et que l'irruption de la violence dans le massacre peut être interprétée comme une mise en cause de ce processus, la littérature peut être comprise comme un lieu fictif où régler ces rapports en permettant aux émotions et aux pulsions d'y figurer. Elle répondrait en cela de manière créative et féconde à la pulsion destructrice de la violence. Ainsi, bien que Marguerite de Valois affirme écrire une histoire « sans ornement » [M47], elle use de procédés qui construisent un espace polysémique qu'elle place sous le signe du dédoublement poétique qui cherche « Rome en Rome, et rien de Rome en Rome ne trouv[e] ». Fidèle aux poètes de la pléiade qu'elle lit, elle construit une œuvre qui traverse le temps grâce à la pluralité des lectures, qui vit de l'interprétation de ses lecteurs et n'est pas un tombeau historique.

Le texte de Marguerite de Valois ne se contente donc pas d'être une *mimésis* de l'événement, il permet de le penser comme événement historique. Il donne ainsi à lire l'expérience historique comme source de subjectivation, c'est-à-dire de production d'un moi historicisé. La violence réelle fait prendre conscience des violences symboliques, de leurs origines plutôt que de leurs causes. Les *Mémoires* apparaissent comme un discours qui produit une vérité sur l'histoire. Grâce à son énonciation subjective et à sa nature de syllepse entre discours personnel et discours historique, ils donnent un portrait de l'être dans l'histoire,

---

[31] Gilbert Shrenck, « Brantôme et Marguerite de Valois : d'un genre l'autre ou les Mémoires incertains », *in La cour au miroir des mémorialistes, 1530-1682,* Actes du colloque de Strasbourg, 1989, sous la direction de Noémi Hepp, Paris, Klincksieck, 1991, p. 183-192.

[32] Jean Garapon, « Une autobiographie… », art. cité, p. 208.

[33] Voir la présentation de la reine par l'historienne Anne-Marie Cocula, « Marguerite de Valois, de France et de Navarre : l'impossible identité de la Reine Margot », in *Marguerite de France Reine…, op. cit.* p. 17-27.

[34] David El Kenz, « La civilisation des mœurs et les guerres de Religion : un seuil de tolérance aux massacres », *in Le massacre, objet d'histoire,* ss la dir. de David El Kenz, Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 184.

de l'histoire de l'être. L'individu y apparaît comme le lieu de l'histoire, à la fois victime et acteur. Les mémoires tendent ainsi le miroir dans lequel « la réflexion nous assure que *l'objet* de l'histoire, c'est [p. 71] le *sujet* humain lui-même »[35], un sujet qui est l'acteur de l'événement, un sujet qui est aussi l'auteur et le lecteur du discours historique. Ils permettent cette prise de conscience qu'on peut associer à la modernité naissante, conscience humaniste qui s'affirme face aux massacres à la fin du XVIe siècle, crises paroxystiques d'un processus historique de plus long terme dans lequel le rapport de l'individu au corps social et politique évolue considérablement.

[35] Paul Ricœur, *Histoire et Vérité*, *op.cit.*, p. 50.